

**TÉMOIGNAGE : Fragments de textes**  
**Anne-Laure PAUGET, survivante de l'inceste/pédocriminalité**

**RENCONTRE AVEC MON DOUBLE. Texte du 08/09/2023.**

**MOI.** Bonjour, à moi-même puisque l'on me dit que vous êtes mon double. Et même si je ne comprends pas bien ce que ça peut vouloir dire « un double », je vous salue !

**MON DOUBLE.** Bonjour, merci de m'accepter même si vous vous posez beaucoup de questions sur ce qu'est un double ou une double et donc sur QUI JE SUIS vraiment même si cela peut être une chimère, une illusion. Admettons que je sois vous, alors on va faire comme si nous étions en miroir, vraiment semblables en apparence et sur le fond.

**MOI.** D'accord, je propose qu'on se tutoie ce sera plus simple !

**MON DOUBLE.** Je suis d'accord aussi.

**MOI.** Comme c'est moi qui ait la maîtrise de l'écrit car c'est moi qui écrit le récit de notre rencontre, je vais prendre le temps de te découvrir : « Mon double » en te posant pas mal de questions sur toi, sur qui tu es car c'est une situation assez étrange cette rencontre avec moi-même, sous la forme de toi : « Mon double ! ».

**MON DOUBLE.** On va essayer toutes les deux d'éviter de se perdre dans un labyrinthe et de prendre le temps de s'observer, s'écouter et se découvrir, sans crainte d'une supercherie. Soyons sincères et honnêtes dans notre rencontre car cela n'arrive pas tous les jours de se rencontrer soi-même avec soi-même ! Que veux-tu savoir de moi ?

**MOI.** Comment vas-tu ?

**MON DOUBLE.** Là maintenant je me sens bien sur ce banc avec toi. Je suis heureuse de te rencontrer même si la situation est très surprenante. En fait, je me rend compte que souvent "je m'oublie" comme si j'étais attrapée, piégée par un système ou une mécanique qui m'empêche d'être moi. Pourtant, une autre partie de moi c'est l'enfant qui est toujours là, c'est celle/celui que je suis et que la mécanique familiale et sociétale n'a pas réussi à broyer.

**MOI.** Ce que tu me dis me touche beaucoup ! Cet-te enfant c'est la vie mais il faut qu'il-e-l réussisse à grandir, à devenir adulte sans crainte de mourir ni de trahir cet-te enfant,



moi-même Anne-Laure et dont le surnom me plaît beaucoup "NANOU" ou "NANOUCHE" comme l'enfant esquimau NANOUK.

**MON DOUBLE.** Oui, "Nanou" c'est moi. C'est avant que l'irréparable ait lieu c'est un endroit secret, parmi les étoiles où personne ne peut me faire du mal.

**MOI.** Merci d'en parler, j'avais comme un peu oublié que c'est possible de parler de ce refuge. Je ne pense pas en avoir jamais parlé avec personne. Alors cette rencontre avec toi c'est génial parce qu'on partage ensemble beaucoup de choses et de les dire, elles existent et même : elles passent de l'ombre à la lumière. C'EST TRÈS BEAU ! Je suis très heureuse de ça.

**MON DOUBLE.** Moi, nanou, je suis dans ce refuge. Je suis toute petite, c'est avant l'âge de 5 ans. Ce refuge, c'est bien parce que

j'échappe à la mort mais maintenant j'y étouffe un peu dedans même si cet endroit est plein de choses magnifiques mais avec aussi de la tristesse et de la souffrance. Je me souviens que tu m'as promis quand tu avais 13 ans de ne jamais m'abandonner, de ne jamais trahir cette petite fille, cet-te enfant, NANOU, toi-même. Mais moi, je n'ai pas grandi et je vois que tu as besoin de grandir, de pouvoir devenir une adulte, d'être libérée.

**MOI.** Oui, c'est vrai que j'étouffe. Pendant très longtemps j'ai cru et j'ai essayé de tout oublier, de repartir à zéro, de renaître mais cela m'a au contraire ramené à de nouveaux/elles prédateur-trice-s. Bon, il ne reste plus de temps pour aujourd'hui. Je te dis à très bientôt et prends bien soin de toi.

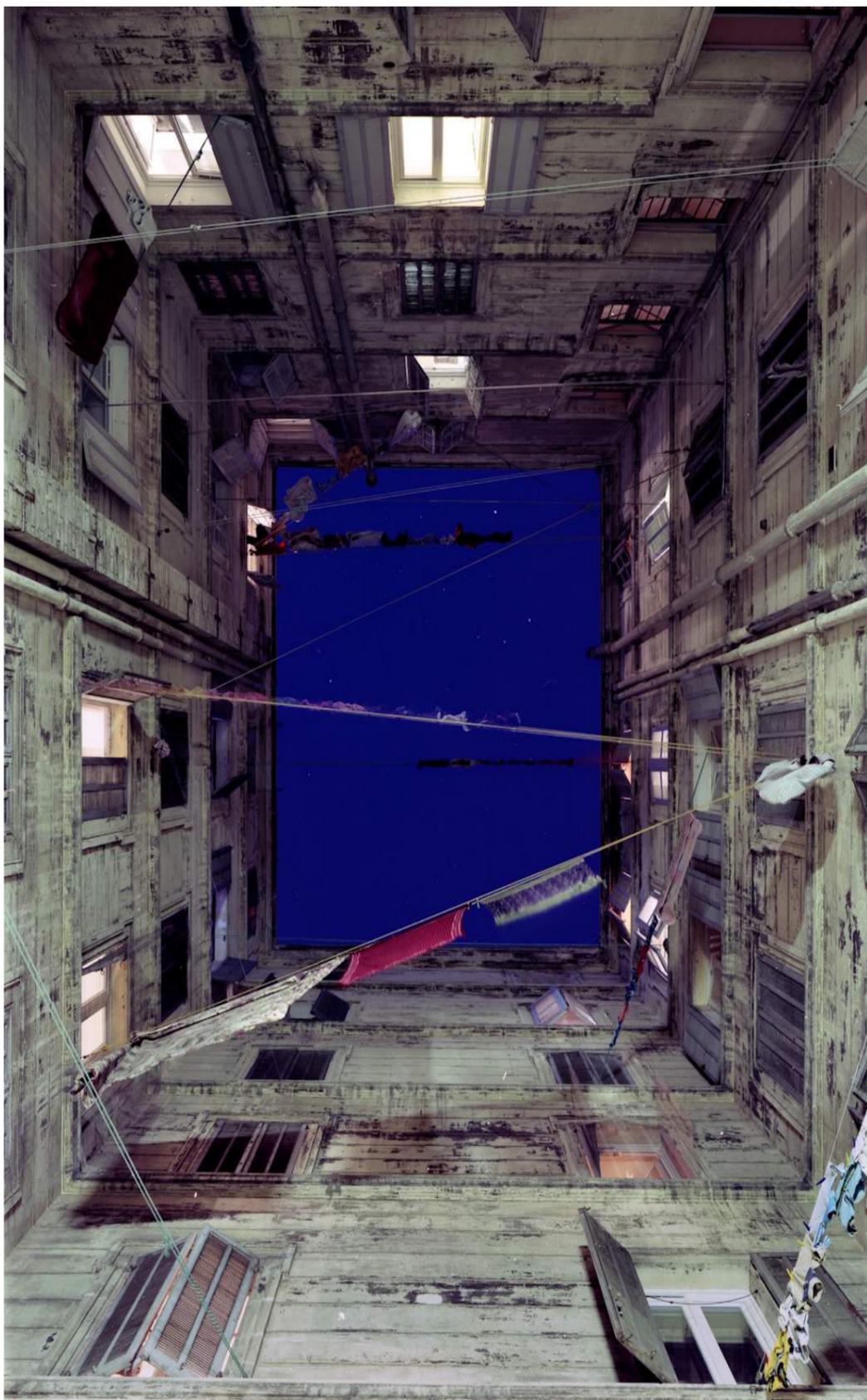
**MON DOUBLE.** Moi aussi, je te dis la même chose. A bientôt.

## SCÈNE SILENCIEUSE DERRIÈRE UNE VITRE. Texte du 29/09/2023.

Ce dispositif où l'on voit 2 personnages qui font quelque chose mais où l'on entend rien : ça me rappelle un moment assez particulier. C'était dans un restaurant à Lyon où j'étais avec mon père et tous mes frères et sœurs, sauf ma petite sœur qui n'était pas là : elle devait nous rejoindre plus tard. Ce moment c'est comme ça chaque année depuis que mon père a divorcé de ma mère : pour Noël il nous invite au restaurant mais pas chez lui. J'étais assise à côté de mon petit frère David qui avait 8 ans [mon petit frère adopté par mon père et ma belle-mère]. J'ai proposé de jouer à dessiner ensemble pour faire le lien entre nous : il y avait aussi mes 2 neveux, les fils de mon plus grand frère.

Tout le monde a dessiné et finalement même mon père a dessiné après que j'insiste pour qu'il le fasse. Et c'est là où l'on rejoint la scène de 2 personnages qui font quelque chose mais où l'on n'entend rien.

Quand mon père m'a rendu la feuille où tout le monde avait dessiné : j'ai été frappée de stupeur en découvrant 1 dessin schématique mettant en scène 2 personnages en mouvement l'un en face de l'autre : pour moi, un homme frappait une femme. J'ai vu aussi au passage, le regard stupéfait de mes frères et neveux, tout en regardant ce dessin silencieux mais très bruyant pour moi dans ma tête.



C'est comme s'il y avait eu un arrêt sur image pour nous tou-te-s. Personne ne disait rien, même pas David qui visiblement sentait qu'il se passait quelque chose d'important et de bizarre dans le silence général à notre table, tandis que tous les autres gens présents dans le restaurant parlaient joyeusement en cette période de fête.

C'est moi qui ais rompu ce silence qui devenait insupportable, on se regardait entre nous pour tenter de comprendre quelque chose à ce dessin. Moi, c'est comme si j'avais reçu un uppercut en voyant ce dessin qui me ramenait à la vision des actes de violence de mon père sur ma mère mais aussi à d'autres actes de violences de mon père.

J'ai donc demandé à mon père : c'est quoi ce que tu as dessiné, ils se battent ?

Sa réponse m'a tout autant sidérée que la vision du dessin. Il m'a répondu : « Ce sont des danseurs. Ce sont 2 danseurs ».

J'ai insisté en disant : mais on dirait qu'ils se battent. On dirait un homme qui frappe une femme.

Mon père a répondu : « c'est un homme et une femme qui dansent le rock'n'roll ! ».

Je n'ai pas été convaincue par sa réponse et je suis restée si perplexe que j'ai gardé cette feuille avec son dessin et je l'ai encore chez moi pour m'interroger là-dessus, sur ce geste et cette démarche extrêmement ambiguë de la part de mon père.

Cette conversation n'a été reprise par personne d'autre autour de la table que celle entre moi et mon père. Mais mes frères et neveux attendaient tous la réponse de mon père.

Je n'ai pas insisté. Aujourd'hui, j'ai ce dessin de mon père inscrit très clairement dans ma mémoire avec cet instant de sidération puis de questionnement général.

La frontière, le passage de l'étreinte d'un corps à celui de la violence est parfois très floue, le basculement peut avoir lieu soudainement mais il peut aussi être progressif, presque insensible, on s'y habitue et c'est ça le danger de trouver ça normal.

Tellement de fois, j'ai vu mon père et ma mère mais aussi des soi-disant couples avoir des gestes entre eux et des actes corporels si ambiguës était-ce normal ? Était-ce interdit ? Était-ce déjà de la violence ? Les mots peuvent nier la réalité, les mots, la parole peuvent être des actes violents, d'une extrême violence plus encore que le corps.

Les mots, les paroles peuvent travestir une réalité, ils peuvent la cacher, la masquer, la mettre au silence et la faire tomber dans l'oubli.

Les mots, aussi, peuvent être extrêmement dangereux et sidérer tout le monde dans une version fausse, délibérément mensongère de la réalité.

Moi, avec ce dessin de mon père : j'entendais des cris.

Moi, avec ce dessin de mon père : j'ai bien entendu ses mots et ils me disent comme une injonction : **DE FAIRE SILENCE SUR LE RÉEL, DE FAIRE SILENCE SUR CE QUI S'EST PASSÉ, DE FAIRE SILENCE SUR LA VÉRITÉ DE L'INCESTE.**

## LES MOTS. Texte du 17/11/2023.

Les mots : les mots de qui ? Les mots de quoi ? Les mots comme une maladie, comme un corps qui souffre, tétanisé, ankylosé, hors de lui-même.

Des mots hors d'eux-mêmes qui se cherchent, frayent le chemin vers la Vérité oubliée ou plutôt mise au silence depuis si longtemps.

Des mots comme des armes qui s'affrontent à la mécanique du mensonge et de l'emprise.

Des mots-corps, des mots vivants qui combattent les attendus, les censures, les cercueils de morts et mortes vivant-e-s. Tellement d'enfants qu'on a pas écouté-e-s, tellement d'enfants qu'on a pas cru-e-s, qui ont été nié-e-s et rejeté-e-s VIOLEMMENT. C'est un véritable massacre, des meurtres en série, calculés, planifiés et organisés au sein des familles, au sein de ma famille proche et élargie.

Des MOTS : pour dire l'indicible, l'innommable, l'inconcevable, la destruction systématique de l'Humain, du vivant, du rire, de la joie, des chants ...

Des mots pour exister, ne pas sombrer, s'extraire de la mort, s'extraire de l'injonction au silence.

Des mots, quels mots ? Les tiens ? Les vôtres ? Ceux qui ne m'appartiennent pas ? Ceux qui ne sortent pas de ma bouche, ni de mon corps, ni de ma tête et qui ont été mis de force ou pour faire joli ?

Ou bien MES MOTS, les miens ceux qui ont été façonnés par mon vécu, mes émotions, mes liens aux autres ?

Des mots ... interdits, sales, humiliants, blessant comme des couperets ou des couteaux, des mots massues prononcés par ma mère et parfois, quelque fois seulement par mes deux frères et ma sœur. Mais eux, c'est par ignorance, ils répètent les mots qu'on leur a appris pour verrouiller le réel et faire en sorte que RIEN NE SOIT DIT de l'inceste, du viol, de la maltraitance, des violences physiques et psychologiques, de l'absence de parents, de la mise en danger de notre fratrie.

Des mots comme une injonction pour désigner que celle qui déconne c'est moi : « la mauvaise », « la vilaine », « le dragon » ... « Tu n'aimes pas la famille toi ! » me dit ma mère.

Et puis « Fouille-merde ! » s'exclame ma mère à l'époque où j'écris des articles qui sont des entretiens avec des personnes des quartiers populaires ou des artistes qui deviennent des portraits de belles personnes du quotidien, la voix de celles et ceux qui son invisibilisés par les médias, qui n'existent pas et n'ont pas droit à la parole alors que si ce pays, la France, est vivant c'est grâce à ces peuples de l'ombre comme les Résistant-e-s (Manouchian avec toutes les anonymes oublié-e-s...) et non pas les Puissant-e-s qui s'exhibent en pleine lumière.

Des mots comme des respirations, des mots sauvages, des mots indomptés, des mots qui s'inventent hors des grammaires et de l'orthographe imposés mais ces mots ne sont pas là pour tuer. Ils sont la vie qui danse et chante. La vie qui irrigue le corps et se déploie dans l'espace.

Des mots à l'envers, des mots comme un monde à l'envers. Des mots contraints, défigurés, travestis, des mots qui font semblant, des mots pitoyables.

Des mots arrachés, des mots torturés, des mots extorqués par l'usage de la force : comme « Je t'aime » et puis je reçois des coups, une pluie de coups et il me laisse, il m'abandonne jetée au sol, seule dans cette forêt à proximité d'un chien qui grogne face à ma tête ensanglantée, mes larmes et mes cris.

Des mots glacés, ceux de ma mère, ceux de mon père, en répétition et parfois comme par erreur et confusion, se faisant malgré eux les véhicules de l'Emprise : ceux de mes frères et sœur. Une boucle bien apprise. Contrer ces mots, les défaire. NOMMER le réel pour ce qu'il est. INCESTE dans la famille. VIOLS à répétition. Abus sexuels, réseau pédophile, culture du viol. IMPUNITÉ des agresseur-e-s.

Mots grinçants, mots déformés, répétés, ciselés sur le feu de la haine.

Mots apaisants, mots ouverts, mots permettant la rencontre. Mots avec de l'espace, du vent, de la respiration. Mots non mécaniques. Mots en liberté traversant le corps, partant en voyage au-delà de l'écrit sur la feuille, mots tagués sur les murs dans les rues, mots portés sur des banderoles et pancartes en manifestations.

Mots hurlés jusqu'à extinction de la voix.

Mots susurrés à l'oreille avec tendresse.

Mots gelés, mots terrifiants et glaçants, mots menaçants, mots pour emprisonner et asseoir son emprise.

DE LA CAGE A L'ENVOL. Ne plus jamais revenir dans la cage et parvenir à combattre toutes les cages.

Des mots qu'on perd et des mots qu'on retrouve.

NOMMER enfin, DIRE ET PARTAGER ENSEMBLE.

Pour que plus jamais l'INCESTE, l'emprise et la domination n'aient lieu, comme un espoir : DIRE et AGIR.



## LA NUIT ET LE JOUR. Texte du 19/01/2024.

À chaque fois qu'une journée commence c'est la suite d'une longue nuit parsemée de cauchemars et reviviscences plus ou moins fortes et intenses. Souvent en ce moment (mais c'est comme ça depuis toute petite, avant mes 3 ans) je me réveille toutes les heures, en sursaut avec mon corps tendu comme un arc et dur comme de la pierre, mes muscles sont tétanisés de la tête jusqu'aux pieds, mon ventre me fait mal et j'ai des difficultés à respirer ...

Quand le jour arrive c'est à la suite d'une longue nuit éprouvante et (sans jeu de mots) pleine d'épouvante et de terreurs, d'images sexuelles et violentes qui se télescopent dans ma tête, des visages, des ombres, des mots, des cris, des sons gigantesques : une multitude de fragments m'assaillent et toujours à l'intérieur de tout ça une volonté de mort qui me cible, quelque chose de monstrueux et sans visage qui veut ma mort, qui veut me détruire et me réduire au silence à tout jamais.



Parfois, je me réveille en larmes. Cela peut arriver en pleine nuit n'importe quand et plusieurs fois. Souvent, il ne me reste rien de ce qui a provoqué mes larmes, aucun souvenir, aucune image, aucun son.

Quand je me réveille en sursaut je regarde l'heure, mon seul repère temporel et je ressens une terreur, des battements accélérés de mon cœur ...

Alors chaque jour c'est le poids de la nuit que je porte avec moi, toute la journée et jusqu'au soir.

Au fond, c'est comme s'il n'y a plus de jour et plus de nuit : un éternel présent dans les limbes, dans un nulle part irréel qui pourtant réussit à s'emparer de mon corps comme d'une marionnette, un pantin désarticulé dont les mouvements sont soumis à une force prédatrice sans visage, dans l'ombre.

Les années s'accumulant, chaque jour le poids de cette nuit sur mon corps devient de plus en plus lourd et il impacte jusqu'à mes pensées.

Chaque jour, il faut que je m'arrache littéralement du lit. Arrive le moment où automatiquement, comme une mécanique bien apprise, mon corps s'anesthésie totalement pour que je puisse traverser le jour sans hurler.

Cela n'empêche pas à la NUIT de revenir même le JOUR, tout le temps cette NUIT NOIRE, DENSE, SANS SON NI LUMIÈRE, NI FIGURE fait intrusion au moindre rappel de danger.

Je ne maîtrise rien de tout ça, c'est comme un-e autre moi abandonné-e et en souffrance, seul-e et qui hurle sa détresse. C'est moi ENFANT, elle est là tout le temps.

J'essaie de la comprendre mais c'est tellement intense que cela me fait peur.

Car avec moi ENFANT vient le PRÉDATEUR et tou-te-s les prédateur-e-s avec les autres enfants victimes C'EST UN HURLEMENT SANS FIN ET DU DÉGOÛT, L'ENVIE DE VOMIR, MES VISCÈRES QUI LÂCHENT, JE VAIS MOURIR ...

Le jour se lève, les rayons du soleil comme ceux de la lune ne sont pas responsables de l'HORREUR HUMAINE. Aucun animal, même parmi les plus terrifiants ne peut égaler LA VOLONTÉ DE MORT HUMAINE ET SON POUVOIR DE DESTRUCTION ET D'ANÉANTISSEMENT.

Chaque fois qu'une journée commence, je cherche à entrer en contact avec la nature pour m'apaiser, pour trouver du repos que je ne trouve jamais la nuit.

La nuit quand je dors, je m'écroule dans les abîmes, ce n'est pas un voyage.

Les voyages, je les fais le jour ou la nuit avec la nature : en l'observant et en apprenant d'elle. En étant à l'écoute.

De jour comme de nuit, j'ai du mal à respirer : ma poitrine, ma cage thoracique est comprimée comme écrasée par un poids gigantesque.

Seuls la pratique du QI GONG, du CHANT et de la DANSE me permettent de sortir de cette cage corporelle. Après, mon corps et mon esprit se déploient, font des mouvements qui m'amènent à renaître, à sentir mon corps avec ses émotions et à être, à exister réellement dans mon corps. A l'habiter et non plus à être hors de ce corps comme je le suis 24 heures sur 24, chaque jour.

Quand je suis dans mon corps c'est le jeu enfantin que je retrouve, je me retrouve avec moi-même : la petite fille, l'enfant, est là mais pas l'HORREUR car elle n'a pas réussi à entrer dans ce lieu-là du JEU.

Le jour, la nuit et mon corps et moi où suis-je ?

Une cage, une prison qui me torture chaque jour. Pour exister il faut se cacher, se déguiser, prendre et créer des chemins de traverse inconnus de tou-te-s, sauf peut-être par d'autres enfants qui ont été les proies de prédateur-e-s, en réussissant et en choisissant de ne pas devenir prédateur-e-s.

Nous sommes si nombreuses et nombreux ! C'est une multitude. Mais pourtant nous sommes si seul-e-s, si abandonné-e-s, si pas ou peu entendu-e-s...

NOS CHANTS forment les poésies, l'art et l'amour qui irriguent l'HUMANITÉ, celle qui partage et qui rit face au soleil et à la lune, la NUIT et le JOUR hors de portée des prédateur-e-s. Cette HUMANITÉ vivante si fragile et si forte à la fois. Si belle !

## **DANS LE TRAIN ... Texte du 23/02/2024.**

Je suis dans un train mais je ne sais pas où il va. La destination est-elle importante ? Je ne le pense pas, pour l'instant. C'est plutôt le trajet qui m'intéresse, le voyage.

J'ai déjà expérimenté de très nombreux voyages en train, et à chaque fois cela me fait surgir l'écriture, l'envie d'écrire, les mots viennent spontanément et se bousculent car à l'intérieur de moi le mouvement surgit.

Je sors d'une sorte de cage qui m'enferme.

Les paysages urbains ou bucoliques défilent derrière la vitre, parfois ils me happent littéralement et je plonge dedans en ayant envie d'y rester comme dans des havres de paix.

C'est le trajet qui me change, me transforme et non pas la destination réellement qui finalement n'est qu'un prétexte. Je ressens que je m'arrache à l'immobilisme, une pesanteur, une cage, un enfermement, des geste et attitudes contraintes et apprises de force et par force.

Mon corps se rappelle à moi, la VIE se rappelle à moi dans toute son étendue et sa richesse, toute sa diversité. Ce sont plus des sensations que des images, plus des sons que des images.



Et les mots arrivent grâce au mouvement dans mon corps et mes pensées qui sont transformées.

Je deviens AUTRE, l'ailleurs c'est la retrouvaille avec moi en étant arrachée à l'EMPRISE, à la CONTRAINTE, à l'INJONCTION, à un REGARD contrôlant.

Pourquoi mon père est-il présent depuis le début de ce thème ? Qu'avons-nous en commun ?

J'ai déjà dit à mon père que lorsque je voyage en train, alors surgit l'écriture. Il m'avait répondu que lui aussi c'est pareil. Mais aujourd'hui je me demande s'il n'a pas menti.

Il n'a jamais partagé aucune écriture avec moi...

Il m'avait précisé que cela lui arrivait quand il était adolescent et qu'il allait en train jusqu'à Barcelone en Catalogne dont ma grand-mère paternelle est originaire (elle est morte quand mon père avait 2 ans, en 1941. Je ne l'ai jamais connue).

C'est comme si j'étais dépositaire de l'ÉCRITURE, même mon petit frère me dit d'écrire, ma petite sœur aussi me parle de l'écriture.

Ce voyage en train est parasité par les injonctions familiales comme autant de voyages en parallèle qui viendraient se superposer au mien jusqu'à l'empêcher et LE PARALYSER.

D'ailleurs en ce moment, mon CORPS tout entier hurle et tend à se paralyser, à se figer.

Ce n'est plus la migraine paralysante et les vomissements, c'est la colonne vertébrale, les cervicales qui se bloquent.

Le résultat est identique ou semble l'être c'est un empêchement à exister, une paralysie.

Le paysage à travers la fenêtre du train est peut-être factice comme un décor en carton-pâte qui tourne sur lui-même avec une manivelle et qui revient en boucle. Quelle ironie, c'est la cage qui revient : comme s'il n'y avait jamais eu de départ mais un éternel RETOUR VERS L'EMPRISE.

Comment m'en défaire ? Comment me défaire de cette EMPRISE ? Ce train peut être aussi celui qui part vers les camps de la MORT, les camps nazis d'extermination comme celui d'AUSCHWITZ où sont morts des membres de ma familles et où d'autres ont pu « en revenir ».

Le train et la fenêtre et l'ailleurs c'est tout ça à la fois.

Le monde est-il une prison avec de faux paysages qui n'attendent rien du tout, qui n'ont pas besoin du regard humain pour exister ?

Trop souvent ces paysages m'ont renvoyés à ma solitude et à un abandon extrême où je tentais de cheminer en revenant sur les pas des mort-e-s exterminé-e-s par les nazis et sur les pas des absent-e-s devenu-e-s invisibles et inaudibles, sans aucune trace nulle part hormis dans la MÉMOIRE COMMUNE de quelques humains.

Tout ça se mélange : le train comme fausse ouverture vers quelque chose, tout comme la fenêtre qui devient un écran de cinéma avec la tragi-comédie d'un théâtre d'ombres, le théâtre des morts.

**ET LES VIVANT-E-S ? OÙ SONT-IL/ELLE-S ?**

Je refuse de rester dans le train avec mon père : ce serait quoi cette écriture-là dont il ne m'a jamais parlé ? La maltraitance et l'inceste ?

Il faudrait transformer le train, aller plus doucement et traverser des endroits habités et non plus désertés et ravagés. Il faudrait voir les visages et écouter les mots. Il faudrait embrasser et saluer toutes ces personnes en chemin et peut-être leur dire au-revoir pour enfin commencer à vivre ...

## CE QUE J'AURAIS VOULU TE DIRE. Texte du 08/03/2024.

Ce que j'aurais voulu te dire s'adresse aujourd'hui à l'adolescent.e que j'ai été : celle qui a rejoint la petite fille que j'ai été et qui a vécu l'Horreur avant l'âge de 3 ans et le déni familial jusqu'à ce jour.

Toi dont le corps hypersexualisé tombe chaque jour sous le jugement et le contrôle maternel : ce corps qui te dégoûte quand il est trop gros, trop encombrant, ce corps qui t'étonne quand il devient maigre car tu parviens enfin à flotter dans les airs et il provoque un tel effet chez les autres (autant adultes qu'adolescent.e.s ou enfant.e.s) que tu es perdue dans la nature de ton lien.

M'aime-t-on réellement pour ce que je suis ou bien aime-t-on mon corps seulement ? Et ma fragilité avec, sans filtre, formatée à répondre aux besoins des autres mais jamais à mes besoins à moi.

J'aurais voulu te dire d'imposer à tes parents de continuer les cours de danse brutalement interrompus, sans aucune explication, alors que c'est devenu vital pour toi : autant pour éprouver tes émotions, sensations, ton corps en pleine transformation, tes possibilités corporelles, ton imaginaire, tes joies profondes et sereines.

J'aurais voulu te dire : **NON** tu n'es pas folle de revenir sans le vouloir vers la petite fille que j'étais : NANOUCHE, abandonnée, salie, souillée, anéantie, niée, **OUI** tu as eu raison, avec quel courage ! Quelle énergie de vie et d'amour de lui faire la promesse quand tu avais 14 ans de ne jamais trahir cette petite fille ce qui équivaut à dire de ne jamais rien céder sur la Vérité de ce qui s'est passé : l'inceste lequel est un meurtre qui s'est répété de façon sérielle dans la famille et qui s'est décliné aussi avec l'incestuel.

J'aurais voulu te dire Anne-Laure que le criminel ce n'est pas toi, que même si tu le sais au fond de toi : tu n'es pas une voleuse, une méchante, une mauvaise fille, une violente, une pute, selon tous les qualificatifs que ta mère lance constamment sur toi et qui propage autour d'elle face à mes frères et sœur cette fausse figure.

J'aurais voulu te dire Anne-Laure, de plus te protéger de tes pseudos parents et d'aller voir un Juge pour Enfants comme tu avais prévu de le faire quand tu avais 11 ans pour t'en séparer mais aussi cela aurait pu protéger tes frères et ta sœur.

J'aurais voulu te dire Anne-Laure que tu es une très belle personne, tellement de personnes autour de toi te le disent spontanément, même des personnes de l'école que tu connais à peine : autant des jeunes que des adultes.

J'aurais voulu te dire Anne-Laure que le fait de céder au chantage de la culpabilité t'a conduite à l'isolement, au renoncement, à une forme de suicide, à te couper les ailes, à te mutiler pour ne pas faire souffrir tes parents et ton frère. C'est un très mauvais choix : la cage de l'Emprise s'est refermée d'autant plus forte. Et l'inceste a recommencé encore ainsi que l'anorexie/boulimie jusqu'au bord de la mort.

J'aurais voulu te dire Anne-Laure d'arrêter de porter toute la famille sur ton dos, c'est trop lourd ! Ce n'est pas ta charge : on se sert de ton corps, on te viole, on t'utilise et on te jette. On te flatte uniquement pour t'utiliser comme un objet et te jeter.



J'aurais voulu te dire Anne-Laure que dans cette Emprise parentale et familiale élargie tout a décliné par la suite : c'est la matrice de toutes les crimes sexuels et psychologiques. C'est la matrice de la pédocriminalité.

Tu n'avais rien à en attendre et tu le savais. Tu n'as hélas pas réussi à te sauver, tu étais seule, personne autour de toi ne t'a tendu la main pour briser l'inceste.

Au contraire, les pédocriminel-le-s : hommes et femmes t'ont tournés autour, repérée et il/elle-s se sont servi-e-s.

Tu ne t'es jamais protégée, au contraire tu as toujours tout donné de toi psychiquement et physiquement à 200% parce qu'on ne t'a jamais appris ce qu'est l'intimité car tu n'en avais aucune : tu étais violée physiquement et psychiquement chaque jour, en permanence.

Cela est allé jusqu'au fait de ne plus savoir ce que tu ressentais dégoût ou plaisir ? Tout était irréel depuis si longtemps, depuis toute petite fille.

A 14 ans, tu as retrouvé la petite fille abandonnée, absolument seule face à la Terreur et l'Horreur et tu l'as accueillie. Tu l'as entendue et écoutée. Tu lui as fait la promesse de ne jamais la trahir. Tu n'es donc pas devenue agresseuse, prédatrice, pédocriminelle.

Tu as fait un choix conscient de ne jamais reproduire cela, de ne jamais reproduire aucune violence sur quiconque dont y compris les animaux.

J'ai envie de te dire **MERCI** pour ton immense **COURAGE**, je te dis que je t'aime et que grâce à toi, la petite fille n'est pas morte, elle a grandi et elle va enfin pouvoir vivre.

Grâce à toi, à ton courage, je vais pouvoir lutter pour protéger d'autres enfants et réparer d'autres adultes.

MERCI à toi Anne-Laure de 14 ans.



## CONTRIBUTION AU 8 MARS 2024. Texte du 08/03/2024.

Aux enfants victimes d'inceste/pédocriminalité, de violences sexuelles, physiques et psychologiques. Aux survivant·e·s de ces violences. Aux femmes travailleuses du monde entier, avec ou sans papiers, avec ou sans emploi, avec ou sans enfant.

### ENCORE UN JOUR ORDINAIRE (Au dehors et au dedans)

Dans la rue : Ne pas lâcher. Tenir. Se cacher. Prendre les chemins de traverse. Être invisible. Devenir transparente pour ne plus être la cible des violences. Se taire. Regarder. Observer autour de soi, chercher des issues. Éviter les impasses. Ne plus vouloir être identifiée comme une femme pour ne plus être un objet sexuel. Tenter d'exister en tant qu'être humain dans ma multiplicité. Refuser tout genre. Cacher mon corps. Rire. Pleurer. Crier au dedans. Hurler la nuit dans mes cauchemars. Éviter les regards des hommes. Repérer les prédateurs et les prédatrices complices. Fuir les violences. M'esquiver. Feinter. Prendre la tangente. Tracer des chemins de traverse. Entrer en clandestinité de ma propre vie. Étouffer. M'asphyxier moi-même face à ce contrôle permanent. Flotter en marchant comme un fantôme. Baisser la tête. Lever la tête. Surtout ne croiser aucun regard. Me voûter parfois. Me redresser souvent. Le souffle court. Dans le bus : pour ne pas sombrer dans la terreur, me raccrocher comme autant de bouées à... un morceau de ciel. Un sourire d'enfant. La voix douce et tranquille d'une femme. Aux pieds. Aux chaussures. À



des fragments de lumière et de paysages qui défilent. À mes mains sur mon sac. Dans le métro et le train : Sursauter aux hurlements d'un·e enfant qui reste inconsolé·e et seul·e. Ouvrir un livre. Le refermer. Dormir. Me réveiller. Suffoquer. Être submergée par la multitude de solitudes ensemble. Dans la rue à nouveau : Me fondre dans la masse. Marcher vite. Ne pas m'attarder. A l'approche du parc : Sentir le soleil ou la pluie ou le vent sur ma peau. Regarder les oiseaux. Écouter leurs chants. Regarder les arbres. Croiser les pas de femmes et d'enfants. Les regarder. Me relâcher. Relâcher les épaules. Respirer. Prendre des bouffées d'air frais. Me déployer. Grandir. Aller moins vite. Faire une pause. Me calmer. Me sentir bien. Avoir envie de rire. Parler avec des femmes. Les écouter. Entendre leurs mots qui sont si semblables aux miens. Ne plus être seule. Retour chez moi : en résistance. Faire face

à l'oppression masculine. Espace public marqué de l'empreinte permanente des prédateurs. Corps sous contrôle du modèle dominant. Résistances diverses. Corps en résistance. Rapports de force. Envie de vomir. Danger. Peur. Terreur. Corps en alerte prêt à s'enfuir. Elle. Lui. Eux. I·elle·s. Moi. Des interstices. Des failles. Toujours l'injonction au silence posée sur les femmes et les enfants. Pouvoir et impunité illimités accordés aux hommes. Dans la rue encore : Ne pas faire de bruit avec mes chaussures. Me fondre dans le mouvement général. M'échapper de la foule. Me réfugier dans un magasin. Faire une pause. Revenir sur mes pas. Traquée. M'esquiver une nouvelle fois. Foncer prendre le train. M'engouffrer dans le wagon. Souffler. Oublier la précipitation. Oser penser à un devenir possible autrement. Entrer en résistance mentalement. Dissimuler mon non-accord à la mécanique générale. Préparer ma révolte. Organiser la bataille pour les droits des femmes et des enfants. Rêver. Projeter. Écouter et lire d'autres voix, des voix de femmes, d'enfants et d'hommes libres.

### ENCORE UN JOUR EXTRAORDINAIRE (Au dedans et au dehors)

Sortir de chez moi : Me lever fière de ce que je suis. Un être humain libre. Non asservie. En cette journée du 20 novembre 2023 aller à la réunion de la CIIVISE (Commission Indépendante sur l'Inceste et les Violences Sexuelles faites aux Enfants) à la Maison de la Radio à Paris. Me souvenir de la manifestation du 8 mars à Paris avec tou·te·s ces enfants et adolescent·e·s aux paroles si claires et si directes dont la présence jouée est comme un torrent de Vie. Entendre des voix dissidentes. Briser le silence sur l'inceste et les violences faites aux femmes et aux enfants. Toutes les violences. Ne plus être seule. Rejoindre toutes celles et ceux qui ont été les proies du système dominant, du masculinisme et du patriarcat. Me montrer. Dire : « *Je suis là, je te crois* ». Dire : « *Je veux que ça cesse, moi aussi !* ». En parler autour de moi. Nommer les choses pour ce qu'elles sont. DIRE NON au "Monde à l'Envers", celui qui désigne comme coupables les femmes et des enfants qui parlent, ce "Monde à l'Envers" qui assure l'impunité des agresseurs et en fabrique d'autres. DIRE OUI au "Monde à l'Endroit", celui qui protège les enfants et les femmes. Entendre les mots. Me transformer avec eux. Préciser les choses. Énoncer et compter les crimes quotidiens contre les femmes et les enfants rangés dans la banalité et la norme. Les extraire de cette fausse banalité et de cette fausse norme mensongère. Ressentir la gravité du moment. Retrouvailles avec de belles personnes. Ne plus être en danger. Nous donner de la force ensemble. Enfin, ensemble.